

Quid sit lumen

MARSILE FICIN

Quid sit lumen

Traduit du latin et suivi de
L'Art de la lumière
par BERTRAND SCHEFER

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

INTRODUCTION

“Marsile Ficin – son apparition
au moment de sa mort expliquée
par mon idée du temps.”

Berkeley, *Cahier de notes*, 396.

LE 1^{er} octobre 1499, le jour de la mort du maître de l'Académie florentine, un mystérieux cavalier blanc s'arrêta, à la tombée du jour, sous les fenêtres du savant médecin et philosophe italien Michele Mercati, et lança ces mots : “C'est vrai Michele, tout cela est vrai !” Mercati connut ce jour-là le destin de son ami Marsile et la réalisation de sa promesse : à l'heure de sa mort le philosophe platonicien voulait encore donner un signe évident de l'immortalité des âmes à laquelle l'argumentation de sa métaphysique s'était consacrée depuis toujours. Consignée dans les *Annales* de Baronius et reprise dans la *Vita Ficini* de Corsi, cette légende restée célèbre ne suffira pourtant pas à montrer ce que l'œuvre et la personnalité de Ficin ont suscité chez les esprits de son temps. De son élève Pic de la Mirandole à Giordano Bruno, de Botticelli à Baldassar Castiglione, l'influence et le retentissement sans précédents des travaux de Marsile Ficin en ont fait l'une des plus importantes figures de l'apogée du Quattrocento.

Né en 1433 à Figline, en Toscane, le fils du médecin de Cosme de Médicis s'est vu confier, dès sa vingt-quatrième année, le soin de traduire et de commenter les œuvres de Platon. "Mon père était médecin des corps, je serai médecin des âmes" dit-il lui-même à Cosme, et toute sa carrière passée à l'étude fit de ce prêtre qui aimait à s'appeler lui-même "médecin, philosophe et théologien" une véritable réincarnation de Platon aux yeux de ses contemporains. L'intention de ce travailleur infatigable s'orientait déjà vers une réforme d'une profonde ampleur: incomparable traducteur des vastes corpus platonicien et hermétique (Platon, Plotin, Jamblique, Proclus, Hermès Trismégiste), commentateur, grand épistolier, Marsile Ficin engage la Renaissance dans la voie d'une double *renovatio* philosophique et religieuse. La constitution d'un savoir ancestral présent chez les *prisci theologi*, ressaisi comme la volonté de conciliation des doctrines et des croyances de l'antique révélation, devait s'achever dans la *pia philosophia* louée dans le *De christiana religione* (1474). Une philosophie faite de construction spéculative et d'exigence morale célèbre l'humanité et la liberté de l'homme, dont l'âme est définie comme le lien réflexif de l'être, l'unité conciliatrice de Dieu et du

monde. Essentiellement connu pour son *De amore* (1469), où la Renaissance entière a puisé les thèmes de sa philosophie de l'amour, et pour son *De vita* (1489), traité de médecine astrologique sur les influences célestes, la magie naturelle et la mélancolie, la pensée de Ficin ne devait, malgré une influence profonde exercée sur toute l'Europe pendant près de deux siècles, que difficilement survivre à l'avancée rationaliste du XVII^e siècle.

En parlant du mouvement hérité de Marsile Ficin, qui "resta pendant plusieurs siècles une des forces majeures de la culture occidentale", Panofsky résume dans une admirable vue d'ensemble les difficultés et les enjeux formels de la pensée du maître florentin. Qu'il nous soit permis de rappeler ces lignes: "Ce qui rendit ce mouvement si irrésistible à tous les beaux esprits de la Renaissance, depuis les théologiens, les humanistes et les philosophes de la nature jusqu'aux hommes de mode et aux courtisanes, est précisément ce qui déplait aux historiens modernes de la science et de la philosophie qui limitent le concept de cette dernière à l'analyse de la connaissance et du connaissable, et celui de la première à l'analyse mathématique (ou à la précision) d'observations expérimentales: il a brouillé ou aboli toutes les barrières qui avaient maintenu les choses à part

– mais aussi en ordre – durant le Moyen Age, et qui devaient être érigées à nouveau, dans des conditions et avec des modifications dépendant de leur disparition temporaire, par Galilée, Descartes et Newton¹.”

Composé en 1476 lors d’une retraite dans sa villa toscane de Celano, le *Quid sit lumen* est le dernier des cinq opuscules théologiques initiant à la lecture de la *Théologie platonicienne*, la grande œuvre de Marsile Ficin, alors en cours de rédaction. Ce traité sur la lumière, première version du *De lumine* de 1492, est exemplaire à plus d’un titre. Récapitulant une doctrine qui parcourt toute l’œuvre de Ficin, il marque une étape décisive au sein d’une longue tradition qui doit autant à la philosophie naturelle d’Aristote et de saint Thomas qu’à l’ancienne théologie astrale évoquée par Platon, Plotin et Proclus. Prise dans le complexe entrelacs des conceptions chaldéennes et hermétiques qui firent de la Lumière le principe de la révélation et de l’émanation de l’Esprit dans le monde, cette œuvre s’est également nourrie des thèses mystiques du Pseudo-Denys

1. *La Renaissance et ses avant-courriers dans l’art d’Occident*, trad. L. Verrou, Paris, Flammarion, 1976, p. 186.

l’Aréopagite et des commentaires médiévaux sur la *Genèse*: nous y voyons tout autant les traces de la manifestation du Principe sures-sentiel que celles de la lumière décrite au XIII^e siècle dans le *De luce* de Robert Grosseteste comme la forme primordiale et génératrice du monde.

A ce titre, le *Quid sit lumen* offre l’un des plus beaux exemples de l’universalisme renaissant: chaque théorie y trouve sa place, associée à un édifice où tout est déployé, rassemblé et manipulé: la recherche dialectique de l’essence, par degrés successifs d’intelligibilité de son objet, atteint bientôt la description de l’univers lui-même. Car telle est bien l’étonnante et cependant très évidente révélation que nous apporte le *Quid sit lumen*: cette lumière venue du *Sol omnituens*, commune à tout et à tous, à la terre, aux plantes, au feu, au promeneur, au peintre et au philosophe porte en elle l’image complète et ordonnée du monde. Seul véritable objet du regard, elle l’est aussi de la philosophie elle-même qui, comme le voulait Philon d’Alexandrie, ne se serait finalement constituée que pour pouvoir l’appréhender et la penser. Resté volontairement étranger aux formulations scientifiques, cet opuscule s’inscrit d’une façon unique dans les spéculations optiques du Quattrocento et

dans le devenir qui sera, de Newton à Berkeley, de Goethe aux théoriciens du Bauhaus, celui d'une théorie de la lumière. Car enfin, cette méditation sur la nature et la genèse du monde visible ne se donne d'abord que dans la mise en œuvre d'une méthode et d'un objet de pensée, dans un dispositif circulaire de métaphores et de concepts surgissant et retournant à cette promenade contemplative.

BERTRAND SCHEFER

QUID SIT LUMEN
(1476)

AVERTISSEMENT : Nous avons renoncé à différencier dans la traduction *lux* (lumière d'origine) et *lumen* (lumière rayonnée). Cette distinction sera donnée par le contexte. Nous suivons le texte latin de l'édition R. Marcel, publié en appendice de la *Théologie platonicienne*, t. III, Paris, Belles Lettres, 1970, pp. 369-378.